L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux: No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 13 DECEMBRE 1891.

RIVAUX.

....En 1870, la société parisienne comptait une jeune veuve, riche à milracle et, pour parler ainsi des vraies cousines de fées, belle comme le jour: nous l'appellerons, si vous le voulez bien, Mme Renée.

Libre, sans enfants, vite consolée de la mort d'un mari épousé par raison plus que par amour, elle était devenue bientôt le point de mire d'une bonne douzaine de chercheurs de dots et l'objet de compétitions ardentes: au Bois, au théâtre, au bal, partout où, après deux années du plus sévère deuil, on comptait à la rencontrer, c'était avec une escorte d'adorateurs, qu'elle tenait d'ailleurs à distance, moins préoccupée de les décourager que soucieuse de justifier sa réputation de femme impeccable.

Entre ses servants déclarés, se trouvait un jeune officier de hussards, le capitaine Didier, fils unique d'un banquier de Paris qui, sur tous ses rivaux, possédait un double avantage d'être fils, depuis l'enfance, avec Mme Renée, laquelle était par conséquent fixée sur ses mérites, et d'être assuré dans l'avenir d'une fortune au moins égale à la sienne, ce qui ne permettait pas de soupçonner son désintéressement.

Sédiant, d'une heureuse nature, ouverte et gaie, bien apparenté, c'est lui qui, de l'avis de tous, tenait la tête dans ce steeple chase d'amoureux.

Mais voilà qu'un jour cette situation se modifia, et sa modifia par sa faute.

Ne s'avise-t-il pas de présenter à son amie un de ses camarades de régiment, un très brillant gentilhomme, le capitaine Elie, jeune comme lui, riche comme lui, un beau type de passionné silencieux et ténébreux, un de ces conquérants de cœurs dont les femmes raffolent!

Sous de froides dehors, il cachait une âme brûlante et devint pour Didier un rival d'autant plus redoutable que ce dernier ne s'en était pas défié. Quand il s'aperçut du péril qu'il avait lui-même créé, s'était trop tard pour le conjurer. Il ne put que constater que, maintenant, ils étaient deux devant la place, avec les mêmes chances de s'en emparer.

II.

"Deux coqs vivaient en paix: une poule survint et voilà la guerre allumée." Cette histoire est vieille comme le monde. On la vit recommencer.

Ce fut un soir chez Mme Renée.

Un peu grisée par les hommages dont elle était l'objet de la part de ces deux hommes qu'elle avait définitivement distingués entre tous, la jeune femme dit tout à coup, en souligant d'un joli rire son langage:

—Tâchez donc de vous entendre, messieurs; puisque je ne peux vous épouser tous deux, que l'un de vous se retire et m'épargne l'embarras de choisir.

Sérieuse ou non, cette parole provocatrice qui constituait un engagement envers l'un d'eux, sans qu'ils pussent deviner envers lequel, eut des effets soudains et terribles.

A Didier qui, jusqu'à ce moment, s'était cru le préféré, elle apprenait qu'il s'était trompé et avait un rival, tandis qu'elle révélait à celui-ci que ses affaires étaient en meilleure voie qu'il n'eût osé l'espérer.

La violence de leurs sentiments réciproques éclata dès qu'ils se trouvèrent seuls:

—Tu l'as vu! dit Didier.

—Mais? demanda Didier.

—N'était-ce pas mon droit? Pouvais-je deviner que toi même tu en étais épris! Que ne me l'as-tu avoué?

—Maintenant que tu le sais, tu dois loyalement te retirer.

—Me retirer! C'est trop tard. Je suis amoureux....amoureux au point de tuer quiconque oserait me la disputer!

—Même celui qu'elle te préférerait!

—Surtout celui là!

—Parlez-tu sérieusement?

—Regarde-moi, Didier: ai-je l'air de plaisanter?

—Un de nous deux est donc de trop?

—Je le crois.

Ce fut brutal et rapide comme un croisement d'épées.

Quelques instants après, une rencontre était résolue entre ces deux hommes qui jusqu'à cette heure avaient vécu fraternellement unis, et dès le lendemain, ils constituaient des témoins.

Mais, le même jour,—on était alors au juillet,—arrivaient à Paris de graves nouvelles d'Allemagne; les témoins ne s'étaient point encore abouchés que la guerre était déclarée et le régiment dont l'aliénait partie les deux rivaux expédié sur la frontière.

Avant de partir, chacun d'eux sollicita de Mme Renée la faveur d'un rendez-vous. Elle le leur accorda, mais le même soir, à la même heure. Une indiscrétion l'avait mise au courant de leur querelle: elle en était désespérée.

Quand ils furent en sa présence, elle leur reprocha de n'avoir pas songé, alors qu'ils prétendaient l'aimer, à l'éternel remords qu'aurait mis en sa vie l'issue d'une rencontre meurtrière, dont le monde n'aurait pas manqué de la rendre responsable.

Puis, elle exigea d'eux l'engagement de renoncer à tout projet homicide.

Comme ils hésitaient, elle ajouta:

—Je ne sais si je me remarierai; je ne sais si ce sera avec l'un de vous; ce que je sais, c'est que ce ne serait jamais avec celui qui viendrait à moi couvert du sang de son ami.

—C'est partie remise, dit Elle à Didier quand ils quittèrent Mme Renée.

—Nous la reprendrons quand tu voudras, répliqua Didier.

Et ce fut tout pour ce jour-là.

III

Six semaines plus tard, le 1er septembre, les deux officiers qui avaient fait campagne ensemble, depuis les débuts de la guerre, sans se dire un mot du sujet qui les divisait, se trouvaient jetés dans la mêlée de Sedan.

L'heure était tragique et l'action, sur les lieux où elle les avait conduits avec leur régiment, devenait de plus en plus sanglante.

Au sud de la forêt de la Garenne, dans un espace relativement restreint battu par les feux des batteries allemandes établies sur des hauteurs boisées, la division Liébart disputait pied à pied le terrain. La cavalerie du général Marguerite fut chargée de lui porter secours. Il y avait là neuf régiments, hussards, chasseurs et lanciers. Je ne saurais point vous charge. Comme ils allaient s'ébranler, Marguerite fut blessé. Le général de Gallifet prit le commandement à sa place et la bourde manœuvre s'étanga.

Elle et Didier étaient en première ligne, à la tête de leurs hommes.

Dès ces premiers pas, cette ligne fut enfoncée par l'artillerie de l'ennemi et par les feux de file de l'infanterie postée en tirailleurs, le long des pentes.

Mais bientôt, à la violence de ces coups, ils comprirent que les ballets "tempête" dont venait l'armée allemande venaient un ouragan et ne s'arrêta qu'au défilé de Saint-Albert, où ce dernier, soudain devancé elle d'autres bataillons.

Ce fut un moment d'affolement et de fuite, une bacne effroyable!

Lorsque nos deux officiers purent se reconnaître, ils étaient au fond d'un ravin, au milieu de blessés et de morts, avec, au-dessus d'eux, une pente de balles et de mitraille, qui allait tomber plus loin, en faisant de large trouées dans les masses françaises déjà refoulées.

Didier avait en son cheval tué sous lui; tout contusionné, il venait de se relever et s'appuyait en chancelant contre un quartier de roche.

—Est-tu blessé? cria Elie, en sautant à terre et en courant à lui.

Il répondit négativement.

Les deux officiers regardèrent alors autour d'eux et eurent vite fait de constater qu'il leur était impossible de sortir de ce trou autrement que prisonniers, à moins que la mort ne vînt les y atteindre.

—Nous sommes perdus, murmura Didier d'un accent d'indifférence et de résignation.

Alors, Elie le vit s'asseoir sur le sol, enfoncer sa main sous son uniforme à la place du cœur, en tirer une lettre décachetée, la déployer, la lire et, après l'avoir lue, l'embrasser fébrilement; mordu d'un brusque soupçon, il fit ou pas en avant et mit la main sur l'épaule de son camarade en disant:

—Elle t'a donc écrit?

—Pourquoi ne m'écrirait-elle pas?....

—Non, mais je pas son compagnon d'enfance?

Naturellement sombre, le visage d'Elie s'était assombri davantage; très froid en apparence, mais l'âme torturée et rageuse, il reprit avec ironie:

—Que te dit elle?.... Sans doute.... elle t'annonce que s'est toi qu'elle choisit pour époux.... Sans doute, elle te recommande de me la taire!

—Tu es fou! protesta Didier, en froissant la lettre entre ses doigts.

—Jure moi donc sur l'honneur que je me trompe.... Tu vois, tu n'oses pas!... Je vivais confiant, sur la foi d'une trêve, et voici que j'entendais pour me tromper ... Allons, finissons-en; prends ton sabre!

—Un duel!.... N'a-t-elle pas déclaré qu'elle n'épouserait jamais celui de nous qui aurait tué l'autre?

—Le survivant pourra lui taire la vérité et mettre la mort du vaincu au compte d'une balle ennemie... En garde, je te dis-je!....Il faut que l'un de nous ne sorte pas d'ici.

—Ne vois-tu pas que nous ne sortirons ni l'un ni l'autre....

—Hah! que sais-tu!.... Tu es si heureux!...Qui on non, va-t-il te défendre?

—C'est donc toi qui l'aurais voulu! s'écria Didier en se redressant.

Ils fondirent l'un sur l'autre et croisèrent le fer.

Mais, soudain une clameur de détresse et de fureur éclata sur leur tête: sous une grêle de projectiles, un peloton de cavaliers lancés à fond de train, dégringolait dans le ravin, hommes et chevaux confondus, avec un formidable cliquetis d'armes.

Atteint par le choc de cette avalanche humaine, Elie roula sans connaissance sur un lit de cadavres, tandis qu'une balle, frappant Didier au front, l'étendait raide mort à côté de son rival.

IV

Celui-là vécu. Il a épousé Mme Renée. Bien que son cœur appartînt au mort, elle n'eut se refuser à un vaillant soldat qui l'aimait et dont elle avait eu la légèreté d'encourager les espérances.

Mais le souvenir de l'autre n'a pu s'effacer de sa mémoire; il y est même devenu poignant autant qu'inoubliable depuis le jour où son mari commit l'imprudence de lui raconter les circonstances qui précédèrent le trépas de Didier.

Elle a plaint ce dernier; elle l'a aimé dans la mort autant que s'il avait succombé dans ce duel qu'elle s'était efforcée d'empêcher et a conçu pour celui dont elle porte le nom autant de haine que s'il eût été réellement un meurtrier. L'intention ne vaut-elle pas le fait?

ERNEST DAUDET.

TANTE ROSIE.

On laisse Pau derrière soi avec son château historique: on traverse Jurançon, où de jolies villas pimpantes mettent leur note gaie dans un paysage déjà charmant, et l'on s'engage sur la route de Gan au brusquement soyeux des peupliers qui la bordent.

Gan traversé, c'est une route en zigzag que l'on prend, une jolie route qui monte, monte toujours, avec des échappées sur la riante vallée, sur des coteaux où dégringolent de grands bois de chêne et, plus loin sur les montagnes pyrénéennes, azurées par la distance et coiffées de neiges éternelles.

Après trois quarts d'heure de cette montée, vous entrez dans le petit village de Boadanos, qui, juché par une éminence, domine toutes les vallées environnantes.

Au bruit que font les roues de votre véhicule, des têtes se montrent, curieuses, aux portes et aux fenêtres, des chiens aboient, la volaille affolée se disperse dans un battement d'ailes et des piaillements d'effroi; une odeur rustique de foin et de bétail s'échappe des granges ouvertes, mêlée au parfum plus doux des résédas et des roses de Bengale fleurissant dans les jardins.

Vous prenez alors, à main gauche, un chemin qui descend à pic, tout envahi de lierre et de branches folles.

La retombée des églantiers et des ronceaux sèche croisant leurs branches au-dessus de ce chemin l'enveloppe d'une ombre rafraîchissante, que traversent par intervalle des flèches de lumière.

Dans la descente très dure, de petits galets roulent sous vos pieds; autour de vous, au-dessus de vous, c'est un bourdonnement confus d'insectes, un murmure léger d'eau courante, des gazouillis timides d'oiseaux, et, partout répandue dans l'air une bonne odeur d'herbe qui vous monte doucement à la tête.

On s'arrête à mi-côte devant une grande construction blanche à persiennes grises, construction qu'un touriste, charmé de l'hospitalité qu'il y reçut, baptisa fort gaillamment du nom de "Villa Bon Accueil", mais qu'on désigne plus généralement sous celui de "château".

C'est là que vit ma tante Rosie, une sémillante petite créature, grassouillette, mignonne, toujours en l'air, ayant, bien que septuagénaire, un air tout jeune de petite fille.

Veuve depuis des années, elle dirige elle-même sa propriété. Elle en a fait de sa propre initiative l'une des plus belles et des plus florissantes de l'endroit. Car ma tante Rosie est avant tout une petite femme dégonflante d'activité et d'énergie, mais femme de tête sous une apparence de poupée.

C'est tante Rosie qui fait un peu la pluie et le beau temps à Boadanos. Elle a acquis dans tout l'endroit une véritable notoriété. On vient la consulter de dix lieues à la ronde, et il m'est doux de reconnaître que jamais malheureux ne frappa en vain à sa porte.

Comme tous les êtres, sans n'importe quelle, ma tante a la passion des bêtes, mais elle a, en outre, celle de les faire parler.

Oh! le joujou, comme elle aime ça!

Parmi les détriteurs, une ménagerie qu'elle y a formée, il en était une, Diamine, blonde comme les blés, avec de beaux yeux tout semblables à des pervenches lumineuses et une toute petite bouche, rouge comme une arbouse.

Dannine, la jolie Dannine, était aimée par Jeandon, un gars de Fendroit qui le regardait avec des yeux démesurément grandis par une sorte d'adoration.

Dannine payait Jeandon de retour: elle se voyait à la grâce gentille qu'elle déployait avec lui.

Mais,—car il y a partout des "mais", même en amour,—Jeandon était trop timide pour oser faire une déclaration à la jeune fille, dont il n'obstinait à ne pas se croire aimé; et, de son côté, Dannine, un peu fière, hésitait à livrer la première au jeune homme tout ce dont son petit cœur était rempli.

Tante Rosie, qui avait flairé dès le début le sentiment, encore inconscient, qui inclinait les deux adolescents l'un vers l'autre, les épia, amusée dans la crainte de troubler l'intimité de Jeandon et de la réserve pleine de dignité de Dannine, bien décidée à leur venir en aide le moment psychologique arrivé.

Mais des jours et des semaines et des mois s'écoulèrent sans que la minute décisive y trouvât place.

—Sont-ils drôles, ces enfants! songeait ma tante Rosie; à leur âge, je n'osais pas agir avec tant de façons!

Elle compta sur la belle saison et sur ce coquin de printemps pour délier les lèvres. Intentionnellement, elle les envoya tous deux ensemble dans le même champ. Mais il était timide, elle était fière, et le soir, lorsqu'ils rentraient, à la mine un peu déitée de Dannine et à l'œil profondément malheureux de Jeandon, ma tante comprenait qu'ils ne s'étaient rien dit.

—Belle ardeur de la vingtième année, qu'est-tu devenue? songeait la mignonne petite ordatrice, les êtres timides sont donc comme la terre, ou se refroidissent?

Hélas! ce n'était pas là leur sens.

Dannine, chaque jour plus pâle et s'en allant de consomption, s'attristait souvent, perdue en de longues rêveries, et, de son côté, Jeandon maigrissait à vue d'œil.

Effrayée des ravages produits par cet amour qu'ils n'osaient pas s'avouer, ma tante s'alarma sérieusement; elle en voulait à Jeandon de son mutisme.

Fait-il qu'il sont bêta, cet idiot! Rien qu'un petit mot à dire, et la petite tomberait dans ses bras! Décidément il faudra que je m'en mêle.

Et ma tante s'en mêla.

Le dénouement eut lieu un jour de novembre.

Dans l'immense cuisine du château, hommes et femmes, domestiques et voisins procédaient à la dépouille du maïs, en enveloppe de la fine poussière blonde qui s'échappa des épis.

Les femmes, plus frileuses, s'étaient placées sous la cheminée monumentale dans laquelle dambiaient de gros tas de sarments; seule d'entre elles, la petite Dannine, à l'écart, dans un coin le plus sombre de la pièce, accroupie et de son mieux à l'abri du soupçon, Jeandon assis à ses côtés.

Les conversations, fort animées, s'arrêtèrent soudain; c'est tante Rosie qui venait d'apparaître sur le seuil de la porte.

En apercevant les deux jeunes gens isolés dans le même coin, une idée bizarre lui vint, et tandis que, sur son ordre, Honorine, la plus ancienne des domestiques, retirait des chaudrons bouillonnants de la marmite et les plaçait toutes fumantes sur la table, donnant ainsi le signal du "*brespéros*" (goûter) tante Rosie s'asseyait tout près des deux adolescents.

Les conversations reprirent alors au chœur au bruit plus bruyant des mâchoires, et le joli petit vin doux de l'année gaiement brilla dans les verres.

Tout-à coup un baiser,—oh! mais un baiser retentissant!—donna tous les tintis, occasionnant parmi les travailleurs un véritable accès d'hilarité.

Et tous les regards se portèrent aussitôt dans le petit coin sombre de la place où Jeandon et Dannine se considéraient avec effroi.

—Parfait! fit ma tante de la petite voix sèche et métallique dont elle n'use que dans les grandes circonstances, je n'aurais jamais cru ça de votre part, Jeandon!

—Madame, je vous jure!..... balbutia le pauvre garçon éperdu.

—Ta! ta! ta! ne vous en défendez pas! Que vous n'ayez pas voulu lui donner aucun fort, c'est possible! Pi donc! Dannine, c'est scandaleux de se laisser embrasser ainsi par les garçons!

—Excuses, madame, fit la pauvrette prête à fondre en larmes, je vous assure que Jeandon ne m'a pas.... ne m'a pas embrassée!....

Mais ma tante ne tint aucun compte de ses dénégations; elle persista dans son accusation avec une insistance vouine et réclama, sans retard, de la vieille servante l'honorine une pénitence exemplaire pour effacer le scandale provoqué par ce baiser.

—Mon Dieu! madame, je ne voie qu'un seul moyen de réparer le mal, fit celle-ci d'un ton rogue.

—Lequel ma bonne? demanda ma tante, qui observait les deux jeunes gens avec un vif intérêt.

—C'est de les marier, tout simplement!

Et elle ajouta avec sa brusque familiarité:

—Qu'en dis tu, Jeandon?

Jeandon ne répondit pas directement à la vieille servante, mais, se tournant vers la jeune fille, il balbutia:

—Et.... est ce que vous voudriez, Dannine?

—Tiens, pourquoi pas? fit celle-ci, peut être un peu plus vivement que ne l'auraient exigé les convenances.

Mais pensez donc qu'il s'en allait temps!

Ce jour-là, il y eut une seconde tournée du vin,—du joli petit vin doux de l'année, qui, gaiement, brillait dans les verres en l'honneur de nos jeunes fiancés.

Lorsqu'elle se trouva seule, tante Rosie examina sa main, une petite miniature de maître, étonnée de n'y point trouver la trace du gros baiser qu'elle y avait mis et dont elle avait si adroitement attribué la paternité à Jeandon.

Le mariage eut lieu au premier jour du printemps.

Et lorsque, un an après, on vint annoncer à ma tante que Dandine venait de mettre au monde un gros garçon, elle ne put s'empêcher de s'écrier avec un sentiment de fierté bien permise!

—C'est encore à moi qu'il le doivent!

CAMILLE DUCUET.

BULLETIN FINANCIER.

Cabinet Telegraphique de la Nouvelle-Orléans.
Samedi, 12 décembre 1891.

COMPTOIR D'ESCOMPTE (CLEARING HOUSE)
DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Jusqu'ici cette année	$1,995,410 00	$926,179 00
Même époque de la semaine dernière	2,413,222 00	906,902 00

Banque américaine et étrangère et Change.

Billets de Banque.

MONNAIE.—Nouvelles Victoria, $4 80 à 90, 20-marcs, $4 60 à 70; 20-francs, $3 80 à 90; doublons mexicains, $15 40 à 16 00; 20-doublons mexicains, $15 40 à 16 00; 20-pesetas espagnoles, $4 70 à 80; 20-pesos, mexicains, $15 40 à 16 00; or mexicain, $15 40 à 16 00; or léger mexicain, 97 à 98c.; dollars mexicains, 72½ à 75; soles péruviens, 72 à 73½; pesos chiliens, 72 à 74c; argent neuf mexicain, 50 à 60c. par oz; 5-francs, 85 à 90c.; argent anglais, par oz, $4 00 à 4 50; billets de la Banque d'Angleterre, $4 80 à 4 90; billets de la Banque de France, 19 à 19½; reichsmarks, billets, 23 à 24.

MARCHE MONETAIRE.

Nouvelle-Orléans—L'argent continue en bonne demande et fort.

Papier escompable.....—@8
do à vue.....—@¼
Prêts sur garanties collatérales.....7@8
Time do do.....—@8
Papier hypothécaire.....—@8

New-York—Cours de l'argent 2 0/0.

Londres—Taux de la Banque d'Angleterre 3 0/0; consols 98⅝ à 99¼; U. S. 4's 120⅜.

Paris—Rente, 103 francs.

Argent en lingots (par oz fin)—Londres 48⅝. New York 98. Nile-Orléans 95⅝.

CHANGE.

REICHSMARKS—94 3/16.

LE STERLING est stable.

Commercial 60 jours.....4 79½ à 4 80½
Traites de banque (60 jours).....4 83
Traites de banque (8 jours).....4 87
Lettres de commerce (60 jours)...5.23⅝
Traites de banque (60 jours).....5.21⅝

LE CHANGE A VUE SUR NEW-YORK est stable.

Traites de commerce $1 50 d'ess.
Traites de banque pair à 50c. d'ess.
Taux de collection des banques pair.

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Annul de 11 A. M.

10 actions N O Brewing Ass.....119½
Entre les banques 1 A. M. et 2 P. M.
$2,000 Louisiana 4's.....93

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes de N. O. Stock Exchange.

Banques.	Valeur.	Offre Demande.
American National	100	115 ....
Bank of Commerce	50	15½ ....
Coal & Hawking Co	100	100 ....
Citizens'	100	.... 75½
Germania National	100	57 ....
Germania Savings	100	264 300
Hibernia National	100	....
Louisiana National	100	....
Metropolitan	100	109 ....
Mutual National	100	....
N. O. National	100	 200
People's	50	114½ ....
State National	100	....
Union National	100	120 ....
Widmer National	100	....
Southern National	100	103½ 109½
Trustees	10	....
Compagnies d'assurance.		
Crescent Ins.	100	....
Firemen's	50	 85
Germania Ins. Co.	100	128 ....
Hibernia Ins.	100	60 70
Home Ins.	100	108½ 118½
Lafayette	100	....
Merchants Mutual	100	32 48
Mechanics' and Traders	100	124 ....
New Orleans Ins. Ass.	50	....
N. O. Gaslight Ins. Co.	100	 50
Sun Mutual Ins.	100	121 127½
Southern Ins. Co.	100	105 110
Union	100	140 ....
Palmetto	100	....
Chemins de fer urbains.		
Carrollton	100	117½ 120
Crescent City	100	85 88
Canal and Claiborne	40	....
New Orleans City	100	125½ ....
Orleans	50	....
St Charles Street	50	 46
Actions diverses.		
C. O. Navigation	50	48 ....
Imp. Bonded Warehouse	100	....
Jefferson City Gas Light Co	100	71 80
Louisiana Ice Man. Co	50	....
Louisiana Ice Man. Co	50	....
Metairie Cem'y Ass	100	....
N. O. Gas Light Co	100	97½ 99½
N. O. Waterworks Co	100	70 75
N. O. Brewing Ass	100	119 121
N. O. Cold Storage Co	100	....
French Opera Association	250	....
Sugar Shed Co	100	....
Louisiana Electric Light Co	100	....
Standard Guano & Chem. Co	100	....
St. Martin's Oil Works	100	....
Standard Fertilizer Co	10	....
Jockey Club	100	....
Cons. T. Ass	100	....
L. & R. Ass	100	....
Hibern Elec. Illumin'g. Co	....	....
Tchamon Fermentation Co	....	....
Resetta Gravel	100	....
Varia. Theatre	....	....
Graham F. F. Co	10	....
Cherokee Iron Min'g Co	....	....
Jackson Brewery Bonds	....	....
Bons d'Etat.		
Louisiana 6's	....	87½ 88
Louisiana 3's	....	....
Bons de ville.		
Premium Gravel	100	.... 157 158
Premium Street Gravel	100	.... 200 210
Privilege on Premiums	....	....
Consolidated 6's	....	....
Consolidated 6's, Crescent	....	....
Extended 5's, Consol.	....	....
Extended 5's, Consol. Crescent	....	.... 108½
Extended 6's	....	....
Extended 6's, R. R.	....	....
Extended 6's, Waterworks	....	....
Consolidated 6's, Park	....	....
City 6 per cent certificates	....	....
Consolidated coupons	....	.... 103½
City 7's, old	....	.... 99½ 101
City 7's, old	....	.... 105 ....
City 7's, new	....	....
City 7's, gold	....	.... 141½ 146
Houston Funding	....	....
Houston Reg. Coup.	....	....
Bons divers.		
United States 6's	....	....
Canal and Clath. St. R. R. mort.	....	....
C. N. O. & T. R. R. Con.	....	....
Jackson R. R. 2d mort. coup.	....	....
Jackson R. R. 2d mort. debt.	....	....
Cotton Exchange Stock	....	....
Board of Trade Stock	....	....
Produce Exchange Stock	....	....
Mob., Dauphin & Red R. Ex.	....	....
Sugar Exchange	....	....
Morgan's L. and T. R. R. 7's	....	....
Morgan's L. and T. R. R. 6's	....	....
New Orleans Gas bonds	....	....
Tex. & Pacific R. R. 1st gold mort.	....	.... 91½
Tex. & Pacific R. R. 2d gold mort.	....	....
St Charles Hotel Co. mort	....	....
Crescent City R. R. 1st	....	....
Crescent City RR. new	....	....
N. O. City Railroad Co. mort	....	.... 119½
Carrollton R. R. Co. 1st mort	....	....
Carrollton RR Co. mort (1893)	....	....
Carrollton RR. Co. mort (1894)	....	....
N. O. Waterworks Co. 1st mort	....	....
N. O. Brewing Association bonds	....	 100
Louisiana Ice Man Co. 1st mort	....	....
Louisiana Ice Man Co. 2d mort	....	....
Louisiana Ice Man Co. 2d mort	....	....
La. Elect. Light Co. 1st mort	....	....
La. Elect. Light Co. 2d mort	....	....
Levee S. Cotton Press mort	....	....
Hotton Land Company bonds	....	....
Edison Bonds	....	....
Cotton Exchange 1st mort	....	....
Certificats et Warrants.		
State Warrants, ordinary, 1884	....	....
State Warrants, ordinary, 1885	....	....
State Warrants, ordinary, 1886	....	....
State Warrants, ordinary, 1887	....	....
State Warrants, ordinary, 1888	....	....
State Warrants, ordinary, 1889	....	.... 50 ....
Police certificates	....	....
School certificates	....	....
Bons municipaux	....	....
City scrip, par	....	....
Jan. Jul. cert. on State coupons	....	....
Certificates on certs de l'acte 98 de 1880	....	....
Unpaid State coupons No 12	....	....
Unpaid State coupons No 14	....	....
State school warrants	....	....

[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]